

## La vie passionnée d'Henri Curiel

**Jacques  
Hassoun**

### BIBLIOGRAPHIE

- Botman, Selma, *The Rise of Egyptian Communism, 1939-1970*, Syracuse University Press, New York, 1988.
- Cattai, René et Georges, *Mohamed-Ali et l'Europe*, Librairie orientaliste P. Geuthner, Paris, 1950.
- Curiel, Henri, « La défense d'Henri Curiel par lui-même », *Le Quotidien de Paris*, 10 mai 1978.
- Domenach, Jean-Marie, « L'affaire Curiel », *Le Monde*, 17-18 mai 1981.
- *Etudes méditerranéennes*, n° 9, mai 1961.
- Florenne, Yves, « Un homme à abattre de Gilles Perrault », *Le Monde Diplomatique*, mai 1984.
- *Juifs d'Egypte. Images et textes*, ouvrage collectif, Ed. du Scribe, Paris, 1984.
- Krämer, Gudrun, *The Jews in Modern Egypt, 1914-1952*, I. B. Tauris & Co. Ltd. Publishers, Londres, 1989.
- Peninou, Jean-Louis, « Henri-Curiel : l'assassinat d'un homme à abattre », *Libération*, 5 mai 1978.
- Peninou, Jean-Louis, « Curiel : la deuxième vie du "moine rouge" », *Le Matin*, 6 mai 1984.
- Perrault, Gilles, *Un homme à part*, Ed. B. Barrault, Paris, 1984.
- Trois inédits d'Henri Curiel sur le conflit israélo-arabe et les droits imprescriptibles des peuples arabe et juif de Palestine à une existence nationale, in *Peuples méditerranéens*, avril-juin 1979.

S'il est un personnage emblématique des contradictions inhérentes à l'entrée dans la modernité de l'Egypte en ses différentes composantes (c'est-à-dire aussi des juifs de ce pays), c'est bien Henri Curiel. Né le 13 septembre 1914 au Caire, d'un père qui était un riche financier (de très lointaine origine italienne), Henri Curiel poursuit sa scolarité au collège des jésuites du Caire puis obtient une licence en droit de l'Ecole française. Il opte en 1935 pour la nationalité égyptienne et fonde en octobre 1943 le Mouvement égyptien de libération nationale avec Marcel Israël et Hillel Schwartz (du groupe Iskra), étape vers la construction de ce qui aurait dû devenir le Parti communiste égyptien. Arrêté le 15 mai 1948 pour avoir approuvé le plan de partage de l'ONU en Palestine, libéré début 1950 et expulsé d'Egypte vers l'Italie en septembre, il va vivre clandestinement en France à partir de 1951. Déchu de la nationalité égyptienne, apatride, il n'en continuera pas moins à jouer un rôle important dans l'émigration communiste égyptienne. Il participera à partir de 1957 au réseau français d'aide au FLN algérien, aux côtés de Francis Jeanson. Arrêté le 21 octobre 1960, libéré après les accords d'Evian en juin 1962, il soutient à partir de cette date différents mouvements révolutionnaires du tiers monde et milite pour un règlement pacifique du conflit israélo-arabe, favorisant les contacts directs entre Israéliens et Palestiniens, grâce en particulier à Giorgio La Pira, le maire de Florence, et à un certain nombre d'intellectuels italiens avec lesquels il était en contact constant. Il est assassiné à Paris le 4 mai 1978 par des services spéciaux dont on ignore jusqu'à ce jour l'affiliation nationale ou politique.

Ainsi énoncé, ce texte, qui pourrait passer pour une annonce nécrologique, ne rend pas compte de la stature du personnage et de son rôle au sein de la classe des intellectuels égyptiens et moyen-orientaux, mais aussi dans le monde politique occidental qui, arguant des dernières années d'Henri Curiel et de cette zone grise de contacts avec les semi-clandestins

du tiers monde, a eu quelque peu tendance soit à le diaboliser, soit à le considérer comme un pur héros, un Don Quichotte romantique ou encore un kominternien dont la froide passion semblait ignorer les règles de la Realpolitik. Pourtant Henri Curiel n'a pas été, comme on pourrait l'imaginer, le météore, l'objet céleste phénoménal apparaissant dans un ciel jusque-là serein.

Il s'inscrit dans une longue histoire, qu'il se plaisait à considérer comme étant pleinement la sienne, et qu'il nous faut retracer afin de lui rendre l'hommage qu'il mérite : dès la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'instauration de la dynastie khédivale par Mohammed-Ali, l'Égypte allait se précipiter vers une modernisation telle que le khédiva Ismaïl devait s'exclamer à la fin des années 60 du siècle dernier : « *L'Égypte fait désormais partie de l'Europe et tourne le dos à l'Afrique et au passé !* » L'ouverture économique et politique entraîne un changement profond des mentalités et inaugure au sein de l'Égypte une véritable révolution. L'irruption de la modernité devait ouvrir les frontières de ce pays à un afflux d'immigrants, de capitaux, mais aussi et surtout d'idées nouvelles (souvent véhiculées par les saint-simoniens) qui devaient profondément modifier le paysage traditionnel. Deux exemples vont nous permettre d'illustrer notre propos : d'une part l'adoption par la cour royale du français comme langue officielle et, d'autre part, l'émancipation des minorités. C'est ainsi que les coptes et les juifs ont pu quitter dans le même temps leur traditionnel statut de protégés dès 1848 (plus d'un demi-siècle avant l'émancipation des juifs de Suisse !). Ces modifications devaient très rapidement tendre à constituer une nationalité provinciale (puisque, formellement, l'Égypte faisait encore partie de l'Empire ottoman), susceptible d'accueillir l'ensemble des habitants du pays sans discrimination particulière. C'est ainsi qu'un personnage comme Ya'qub ibn Rafā'il Sanu', qui naquit au Caire en 1839 au sein d'une famille juive profondément arabisée, fut le fondateur du journalisme égyptien, participa au mouvement qui devait aboutir à la

révolte militaire de 1881 et à la constitution de sociétés secrètes comme « Les Amis de la science » et le « Cercle des Progressistes ». Expulsé par les Anglais après l'écrasement de la révolution de 1882, « Abou Naddara » (qui s'était lié d'amitié avec les théologiens musulmans réformateurs tels le cheikh Abdou et le cheikh al-Afghani) continua à publier ses journaux (en langue arabe et française) et participa étroitement aux activités du Parti national ou « Misr al-Fatat » (Jeune Égypte). Dramaturge, écrivain (il écrivit et produisit quelque trente-deux pièces de théâtre), ancien enseignant à l'École polytechnique du Caire, conspirateur, il occupe l'avant-scène, mais surtout les coulisses du mouvement nationaliste égyptien jusqu'à sa mort survenue en 1912 à Paris<sup>1</sup>.

A la même époque, Daoud Bey Hazan, bâtonnier de l'ordre des avocats à Alexandrie, compagnon de lutte de Moustafa Kamel Pacha et de Ali Bey Kamel, est condamné à mort par les autorités britanniques pour ses activités au sein du Parti national – avant d'être gracié. D'autres personnalités vont jouer après la Première Guerre mondiale un rôle important dans l'histoire du jeune royaume d'Égypte, tels que Léon Castro, avocat, responsable de la communauté juive du Caire, membre du parti Wafd qui négocie avec les représentants de l'Empire britannique le calendrier d'évacuation des troupes anglaises hors d'Égypte (il fut d'ailleurs jusqu'à sa mort membre des instances dirigeantes de ce parti gouvernemental) ou Joseph Cattai Pacha, président de la communauté juive du Caire, ministre des Communications, sénateur du royaume d'Égypte, co-fondateur avec Massignon, de l'Académie royale de langue arabe,

le Grand Rabbin Haïm Nahoum Effendi et neuf autres personnalités coptes et musulmanes de l'Académie royale de langue arabe, qui joua un rôle important lors de la période de semi-indépendance inaugurée par l'accession au trône du roi Fouad I<sup>er</sup> en 1923.

1. Voir l'article d'Irène Gendzier dans *Études méditerranéennes*, paru en mai 1961.

Ce rappel nous permet de situer plus précisément le personnage d'Henri Curiel qui, issu de cette communauté fortement contrastée, partagée entre modernité et tradition, et qui subissait de plein fouet l'arrivée massive d'une immigration qui lui était absolument étrangère, tels les juifs d'Europe centrale et orientale, ceux des Balkans, ceux du Yémen ou d'Irak, ceux de France, d'Italie ou du Maghreb, qui progressivement devinrent majoritaires, même si ce fut la « vieille aristocratie » juive-égyptienne qui conservait le pouvoir au sein des communautés du Caire, d'Alexandrie et de province. C'est de ce milieu que Henri Curiel, comme beaucoup d'autres militants politiques, est issu. Il en est à la fois le symptôme et le révélateur.

En effet, nous ne pouvons pas comprendre la place qu'il occupa très rapidement en Egypte si nous ignorons que ce pays, plus que n'importe quel autre pays du Proche-Orient (ou du Maghreb) a été en contact constant avec le mouvement intellectuel européen. Des dizaines de revues littéraires, une abondante presse, des associations culturelles où se croisaient les intellectuels autochtones avec ceux originaires des « différentes communautés » devaient permettre que s'impose l'idée que l'Egypte était multiple et qu'elle devait décider de son sort avec l'ensemble de ses habitants.

Mais si l'idée communiste était profondément liée aux mouvements littéraires (voir l'importance du mouvement surréaliste égyptien autour de Georges Henein), ce fut l'opposition au fascisme (dès le début des années 30 et ensuite après la promulgation des premières lois raciales par Mussolini) qui devait accélérer le processus aboutissant, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, à la création de mouvements communistes (un premier parti fondé dès le début des années 20 n'avait jamais pu obtenir la reconnaissance de la III<sup>e</sup> Internationale). Henri Curiel, situé au carrefour d'une double culture française et arabe, devait s'inscrire pleinement dans ce mouvement en mettant l'accent sur l'urgence de la lutte de libération nationale. Cette position devait permettre à son groupe politique de

s'implanter – malgré une répression féroce – dans les milieux ouvriers et paysans, et surtout dans l'armée (des officiers libres, tel Khaled Mohieddine qui siège toujours au Parlement égyptien, étaient directement issus de cette mouvance politique).

Il est évident par ailleurs que ce mouvement qui ne cessait de se faire et de se défaire, qui a pu parfois éclater en une dizaine de groupes antagonistes n'ayant jamais obtenu la reconnaissance de Moscou, a toujours vécu dans la clandestinité la plus totale. Ses membres étaient perpétuellement pourchassés et traduits devant des cours de justice, lesquelles, selon les périodes, les condamnaient à des peines allant de cinq ans de prison à douze ou quinze ans de travaux forcés, sinon à l'internement dans les oasis du désert occidental (à la fin des années 50, il y eut près d'un millier de prisonniers politiques communistes dans ces oasis, vivant dans des conditions effroyables d'isolement et de mauvais traitement).

Il nous faut remarquer enfin que le mouvement communiste a attiré l'adhésion des milieux minoritaires (et singulièrement des juifs du Caire et d'Alexandrie) dans la mesure où il représentait une possibilité de rejoindre le mouvement national égyptien. En effet, les partis traditionnels devaient, dès le début des années 40, englober dans un même rejet l'impérialisme britannique, la civilisation occidentale et les minorités nationales, cependant que le mouvement communiste, par son « message internationaliste » devait permettre à ceux-ci de partager le destin du peuple égyptien. Il est d'ailleurs à noter que Henri Curiel fut loin d'être un cas exceptionnel puisque, aux côtés desdits « autochtones égyptiens », nous rencontrons d'autres groupes dirigés par des membres de minorités : l'« Organisation communiste égyptienne », (OCE) fondée par Sidney Solomon, Odette Solomon, Michel Kamil et Muhammad Sid Ahmad (le lecteur aura perçu l'existence des trois composantes de la nation égyptienne), le parti de « l'Avant-garde ouvrière », dirigé par Sadiq Saad et le carāite Yusuf Darwish, cependant qu'autour d'Ezra Harari, membre

du Comité central du groupe Iskra se constitua la « Ligue juive contre le sionisme », qui s'opposait aux sionistes au sein des différentes instances communautaires. Certains, comme Odette Hazan, devaient rompre avec le mouvement de Curiel pour créer un mouvement communiste à « cent pour cent égyptien » (comme elle le disait) et en fondant le groupe appelé « Vers le Parti communiste égyptien ».

Ces considérations sont rarement rappelées dans la mesure où Henri Curiel est le seul qui est généralement cité comme représentant de cette idéologie et de son implication dans la vie politique égyptienne. Il est le seul à avoir su, sur un mode passionné, conserver le contact avec l'ensemble du mouvement politique égyptien, soudanais et proche-oriental. Jamais il ne céda à l'anti-israélisme de certains de ses camarades, et tout en condamnant violemment la belligérance d'Israël, il ne mit jamais en cause l'existence de cet Etat. Bien au contraire, lors des rencontres de Bologne ou de Florence (qui devaient le désigner comme la bête à abattre par les uns et par les autres), lors de ses contacts avec le Mouvement de la paix égyptien et des pays d'Europe, il insista pour faire participer la gauche israélienne à ces rencontres. Ce qui amena une partie de cette extrême gauche à rompre avec lui et avec le mouvement d'émigration politique au lendemain de la guerre de 1956, afin que les communistes ne « paraissent pas aux yeux du peuple égyptien comme des agents de l'étranger ». Cela n'empêcha pas Henri Curiel et son groupe de fournir systématiquement une aide logistique au parti qu'il avait fondé, des fonds, des conseils, des possibilités de défense politique ou des traductions de textes fondamentaux du communisme. Sa passion pour la révolution algérienne fit de lui l'un des organisateurs – avec Henri Jeanson – des réseaux d'aide au FLN, puis son orthodoxie communiste et sa méfiance vis-à-vis des « intellectuels petits-bourgeois » l'amena à créer son propre groupe. Après la guerre d'Algérie et l'arrivée de Boumedienne au pouvoir, il ne continua pas moins de participer sur un mode semi-clandestin à l'aide aux

mouvements révolutionnaires du tiers monde. C'est de cette époque que datent les accusations les plus graves portées contre lui... Il aurait été (selon les interlocuteurs) un agent du Komintern, un agent du sionisme ou... un agent de sa propre personne.

Il n'en demeure pas moins qu'à travers le monde, beaucoup lui doivent la vie.

Resté attaché à Moscou jusqu'à la fin de ses jours au point de justifier l'intervention de l'URSS en Tchécoslovaquie, il est mort sous les balles d'ennemis issus de l'ombre et des pages glauques de l'Histoire, au moment même où celle-ci finissait de révéler que la part stalinienne de l'idéal auquel Henri Curiel avait consacré sa vie était aussi vermoulue que les dirigeants du pays qu'il tenait pour exemplaire : l'Union soviétique.

Homme d'union et de scission, homme qui fut au point de départ de toute la pensée marxiste d'Egypte et du Soudan<sup>2</sup>, Henri Curiel était tout à la fois un personnage romantique et froid, un théoricien de la lutte armée et un végétarien adepte du yoga, un organisateur méticuleux jusqu'à l'obsession, un homme passionné par la clandestinité et un kominternien récusé par Moscou. Objet et sujet d'idéalisations forcées, il est le symbole et le représentant d'une Egypte multi-culturelle. Susceptible de provoquer des enthousiasmes justifiés et des antipathies quelquefois non moins justifiées, il représenta pour toute une génération un espace d'identifications héroïques qui a permis à un ensemble de jeunes Egyptiens de rencontrer le peuple dont ils étaient issus sans rien renier de leur histoire.

Pionnier de la paix israélo-arabe, personnage dérangent, homme de lumière et de ténèbres, Henri Curiel fait partie de notre actualité, même s'il semble irrémédiablement entrer dans une Histoire que beaucoup souhaitent considérer comme n'ayant jamais existé.

—J. H.

2. Le Parti communiste égyptien est directement issu du Mouvement démocratique de libération nationale, fondé par Henri Curiel.